



Arthur Schnitzler
Les dernières cartes
1926

Vienne – Mars 2024 – 2ndes LDH

silence : — Priez-le de monter, et demandez à... M. le Lieutenant de m'excuser si je ne suis pas encore fin prêt. Et puis écoutez-moi... si l'un des autres... le lieutenant Hôchster, ou le lieutenant Wengler, ou le capitaine, me demandait, dites bien que je suis sorti... compris ?

Tandis que Joseph fermait la porte, Wilhelm sauta du lit, enfila un vêtement, passa le peigne fin dans ses cheveux, puis par la fenêtre jeta un coup d'œil dans la cour de la caserne encore déserte ; et il eut un moment d'émotion en apercevant dans la cour son ancien camarade qui marchait de long en large, tête basse, le melon enfoncé sur le front, les souliers bruns à lacets légèrement poussiéreux, le pardessus beige entrouvert. Il ouvrit la fenêtre extérieure, et faillit l'interpeller, lui souhaiter le bonjour à voix haute ; mais son ordonnance s'approchait déjà du visiteur. Et Wilhelm remarqua que les traits de son vieil ami étaient tendus, il avait dû attendre la réponse avec anxiété. Comme elle était positive, le visage de Bogner s'éclaira, il emboîta le pas à Joseph, et Wilhelm le vit disparaître sous le porche ; aussitôt il referma la fenêtre, comme si l'entretien qu'il allait avoir requérait cette précaution. Disparue, du même coup, la fraîche bouffée qui apportait toujours jusque dans la cour de la caserne les senteurs du printemps et de la forêt voisine, en ces premières heures des matinées du dimanche, et dont bizarrement on ne remarquait absolument rien les jours de semaine. — Quoi qu'il arrive... songea Wilhelm, mais que peut-il arriver ?... Je ne me priverai pas d'aller à Baden¹, je déjeunerai à *La Ville de Vienne*, à moins que les Kessner ne m'invitent comme l'autre jour. « Entrez ! » cria-t-il alors, et avec un empressement exagéré il tendit la main à son visiteur. « Bonjour, Bogner. Je suis vraiment ravi ; débarrasse-toi de ton pardessus... Oui, tu auras beau tout regarder, tu trouveras tout à sa place, rien n'a changé, et la pièce n'est pas devenue plus spacieuse... mais le plus petit lieu est toujours assez grand pour...² »

Otto souriait poliment, comme s'il s'apercevait de l'embarras qu'éprouvait Wilhelm et voulait le dissiper : J'espère que ton allusion au plus petit lieu vient parfois plus à propos qu'en ce moment, dit-il.

Wilhelm rit plus fort qu'il n'eût fallu : « Pas souvent, hélas ! Je suis assez solitaire. Pour tout te dire, voilà au moins six semaines qu'aucun être du sexe féminin n'a mis le pied ici. C'est vrai que Platon faisait encore moins bien, comparé à moi... Mais assieds-toi. » Il prit

son linge qui encombrait la chaise et le posa sur son lit. « Puis-je te convier à prendre une tasse de café avec moi ?

— Merci, Kasda, ne te mets pas en peine. J'ai déjà déjeuné... je fumerai une cigarette, si tu n'y vois pas d'inconvénient. »

Wilhelm ne toléra pas qu'il en prit une dans son propre étui, et lui désigna le guéridon où se trouvait une boîte de cigarettes entamée. Il lui offrit du feu ; Otto aspira quelques bouffées en silence, et ses yeux se fixèrent sur le tableau suspendu au-dessus du divan de cuir noir et qui représentait un steeple-chase d'officiers datant d'une époque depuis longtemps révolue.

« Allons, raconte, dit Wilhelm ; que deviens-tu ? Pourquoi n'entend-on plus parler de toi ? Quand... nous nous sommes séparés, il y a deux ou trois ans... tu m'avais promis qu'au moins de temps en temps tu... »

Otto l'interrompit : — Mieux valait peut-être qu'on m'oublie, et mieux vaudrait, c'est certain, que je ne sois pas forcé de venir te trouver aujourd'hui. » Et Wilhelm le vit avec surprise aller s'installer dans un coin du canapé dont l'autre bout était chargé de quelques livres fatigués. « Car tu penses bien, Willi, poursuivit-il d'une voix tranchante et précipitée, que ma visite à cette heure inhabituelle, alors que je sais combien tu tiens à dormir le dimanche, a un but précis, sinon je ne me serais pas permis de te... en un mot je viens faire appel à notre vieille amitié, puisqu'il m'est interdit à présent d'en appeler à notre camaraderie. Pourtant, Willi, ce n'est pas la peine de pâlir, la chose n'est pas si grave, il s'agit simplement de quelques gulden³ dont j'ai besoin demain matin, faute de quoi il ne me resterait plus qu'à — sa voix changea de diapason et prit une inflexion métallique et martiale — eh bien... qu'à choisir la solution qui eût été la plus sage, peut-être, il y a deux ans déjà.

— Allons, tu m'en racontes, des histoires, fit Willi, embarrassé et sur un ton d'amical reproche.

L'ordonnance apporta le déjeuner et disparut. Willi versa le café. Il avait un goût amer dans la bouche et il se sentait contrarié de n'avoir pu encore faire sa toilette. D'ailleurs, il avait prévu de passer par le bain turc en se rendant à la gare. Car il lui suffirait d'arriver à Baden vers midi. Il n'avait pris aucun engagement formel et s'il était en retard ou s'il ne venait pas, personne ne s'en inquiéterait, ni ces messieurs du café Schopf, ni Mlle Kessner ; tout au plus peut-être, la mère de celle-ci, qui d'ailleurs n'était pas mal non plus.

— Bois un peu, je t'en prie, dit-il à Otto, qui n'avait pas encore approché la tasse de ses lèvres. Celui-ci avala une gorgée à la hâte, et s'expliqua aussitôt : « Soyons brefs ; tu n'ignores sans doute pas que je suis caissier, depuis trois mois environ, dans une entreprise d'accessoires électriques. Mais au fait, comment le saurais-tu ? Tu ne sais même pas que je suis marié, et père d'un petit garçon... de quatre ans. Il était né avant que je vous quitte. Je ne l'avais dit à personne... Bon, depuis, la vie n'a pas été vraiment facile, tu l'imagines sans peine. Surtout l'hiver dernier, le petit était malade... mais les détails n'ont pas d'intérêt... j'ai dû prélever à plusieurs reprises de petites sommes dans la caisse. J'ai toujours pu rembourser à temps. Mais cette fois-ci, le montant est un peu plus important, hélas ! et justement... » il s'arrêta tandis que Willi remuait la cuiller dans sa tasse... « le malheur, c'est que, comme je viens de l'apprendre par hasard, l'usine va faire vérifier les comptes demain, lundi. Nous ne sommes qu'une succursale, tu comprends, et nos rentrées et sorties d'argent sont peu importantes ; moi-même, je ne leur dois du reste qu'une bagatelle... neuf cent soixante gulden. Je pourrais dire mille pour arrondir. Mais il ne s'agit que de neuf cent soixante. Seulement, il faut qu'ils soient revenus avant huit heures et demie demain matin... autrement... bon, enfin, tu me rendrais un vrai service d'ami, Willi, si tu voulais m'avancer la somme... » Il s'arrêta soudain, incapable de poursuivre. Willi fut un peu honteux, moins en raison de la petite malversation, mettons du détournement, oui, le mot n'était pas trop fort, dont son ancien camarade s'était rendu coupable, que de voir l'ex-lieutenant von Bogner, un officier plein d'allant, aisé, plutôt brillant quelques années plus tôt, affalé maintenant dans le coin de son canapé, pâle, la voix brisée par un sanglot.

Il posa sa main sur l'épaule : « Allez, Otto, il ne s'agit pas de se laisser aller pour autant. » Et comme l'autre, en entendant ce préambule peu encourageant, le regardait, l'œil terne, presque effrayé : « Le fait est que je suis moi-même à peu près à sec. Ma fortune doit s'élever à cent gulden environ, cent vingt, pour être aussi précis que toi. Cette somme est entièrement à ta disposition, cela va de soi. Et en nous donnant un peu de mal, nous allons sûrement trouver un biais...

Otto l'interrompit : — Je te prie de croire que j'ai épuisé tous les autres avant de venir te voir. Inutile de nous casser la tête en vaines recherches, d'autant que je viens te soumettre un projet précis.

Wilhelm le regarda dans les yeux avec une certaine curiosité.

— Réfléchis un peu, si tu te trouvais dans une pareille panade que ferais-tu, toi ?

— Je ne comprends pas tout à fait, répondit Willi, évasif.

— Je sais bien que tu n'as jamais barboté dans la caisse... cela ne peut arriver qu'à un civil. Mais enfin admettons que, pour une raison moins répréhensible, tu aies un pressant besoin d'argent ; à qui t'adresserais-tu ?

— Je te demande pardon, Otto, mais je n'y ai pas réfléchi, et j'espère... Il m'est arrivé, à moi aussi, d'avoir des dettes, je ne le nie pas. Tiens, encore le mois dernier, Höchster m'a dépanné de cinquante gulden que je lui ai retournés bien sûr le premier du mois suivant. C'est pourquoi tu me vois à court. Mais vraiment, mille gulden... mille... non, je ne sais pas comment je pourrais me les procurer.

— Vraiment pas ? dit Otto, en le regardant fixement.

— Puisque je te le dis...

— Et ton oncle ?

— Quel oncle ?

— Ton oncle Robert !

— Pourquoi... penses-tu à lui ?

— Cela me semble normal... il t'a déjà tiré d'embarras. Et en plus, il te sert un petit complément régulier.

— Il y a beau temps qu'il ne me verse plus aucun fixe, répondit Willi, irrité par le ton de son ancien camarade qu'en cet instant il jugeait déplacé. Du reste, il ne s'est pas contenté de cela. L'oncle Robert est devenu un véritable original. En réalité, il y a un an que je ne l'ai pas aperçu, de près ou de loin, et la dernière fois que je lui ai demandé une toute petite somme — à titre exceptionnel —, il s'en est fallu de peu qu'il me mette à la porte.

— Hum... ah ! fit Bogner en se frottant le front. Tu crois donc que c'est sans espoir ?

— J'espère que tu ne doutes pas de ma parole, rétorqua Wilhelm, presque piqué au vif.

Bogner se leva subitement, repoussa la table sur le côté et s'approcha de la fenêtre. « Il faut essayer, déclara-t-il avec décision. Excuse-moi, *mais il le faut*, nous devons le tenter, le pire qui puisse t'arriver, c'est qu'il refuse. Peut-être son "non" ne sera-t-il pas très poli, c'est envisageable. Mais si tu compares ce petit inconvénient à ce qui m'at-

tend si je ne peux pas réunir ces fichus gulden d'ici demain matin, tu avoueras qu'il n'y a aucune commune mesure !

— Sans doute, dit Wilhelm, seulement, c'est un inconvénient parfaitement gratuit... S'il y avait la moindre chance... Otto, tu ne peux quand même pas douter de ma bonne volonté ? Et du diable s'il n'y avait pas d'autre moyen. Par exemple, sauf ton respect, j'y pense à l'instant : que devient ton cousin Guido, qui a une terre près d'Amstetten⁴ ?

— Tu imagines bien, Willi, qu'il ne peut être question de lui, répliqua Bogner calmement. Autrement je ne serais pas ici. Il n'y a pas au monde un être humain qui puisse...

Willi leva soudain l'index comme s'il venait d'avoir une idée. Bogner le regarda, plein d'espoir.

— Et Rudi Hôchster, si tu lui demandais, car il a fait un petit héritage il y a quelques mois. Vingt ou vingt-cinq mille gulden, il doit lui en rester quelque chose !

Bogner fronça les sourcils et répondit avec hésitation : « J'ai écrit à Hôchster... il y a trois semaines... alors qu'il s'agissait d'une somme beaucoup moins importante... et qu'il n'y avait pas encore péril en la demeure... il ne m'a même pas répondu... Comme tu vois, il ne nous reste qu'une issue : ton oncle. » Et comme Willi haussait les épaules : « Je le connais, Willi... c'est un vieux monsieur charmant, nous avons été plusieurs fois au théâtre ensemble et au Riedhof⁵, il ne l'a certainement pas oublié. Bon sang, il ne peut tout de même pas être devenu un autre homme, depuis... !

Impatienté, Willi l'interrompit : « Il semble bien que si. Je ne sais pas au juste ce qui lui est arrivé. Mais il arrive que les gens changent singulièrement entre la cinquantaine et la soixantaine. Je ne peux te dire qu'une chose : il y a quinze mois ou davantage que je n'ai pas mis les pieds chez lui, et je n'y retournerai à aucun prix, c'est sûr. »

Bogner regardait droit devant lui. Il leva subitement la tête, dévisagea Willi d'un air absent, et dit en prenant son chapeau : « Alors je te demande pardon, au revoir.

— Otto, cria Willi, j'aurais encore une idée.

— Encore est drôle.

— Écoute-moi, Bogner. Je dois aller aujourd'hui dans les environs, à Baden. Quelquefois, le dimanche après-midi, on joue au café Schopf, au vingt et un ou au baccara. Je ne m'y risque que peu ou prou, bien entendu. Mais j'y ai pris part deux ou trois fois pour

m'amuser. Le principal organisateur est le médecin-major Tugut, qui a une veine indécente. Le lieutenant Wimmer en est aussi et Greising, celui du 77^e, mais tu ne le connais pas... Il se fait soigner à Baden, à cause d'un petit ennui... Il y a aussi quelques civils, un avocat de là-bas, l'administrateur du théâtre, un comédien, et un homme âgé, un certain consul Schnabel. Il a pour amie une chanteuse d'opérette de Baden, ou plutôt une choriste plus distinguée que les autres, et c'est surtout lui qui a de quoi. Tugut lui a pris d'un coup trois mille gulden il y a quinze jours, rien que ça ! Nous avons joué jusqu'à six heures du matin, sur la terrasse, et les oiseaux chantaient. C'est en tenant le coup comme cela que je me suis refait, et que j'ai encore cent vingt gulden en poche... autrement je serais à sec. Alors Otto, tu sais quoi : je vais risquer cent gulden pour toi, sur mes cent vingt ! La mise n'est pas sensationnelle, je sais, mais Tugut l'autre fois s'était assis avec cinquante et il s'est relevé avec trois mille. Et puis il y a autre chose : voilà des mois que je n'ai pas la moindre chance en amour. Alors peut-être les vieux dictons sont plus fiables que les hommes...

Bogner se taisait.

— Alors... que penses-tu de mon idée ? demanda Willi.

Bogner haussa les épaules : « Ma foi, je te remercie beaucoup... je ne refuse pas, bien sûr... quoique...

— C'est sans garantie, cela va de soi, reprit Willi qui l'interrompit avec une vivacité outrée, mais nous ne risquons pas grand-chose. Et si je gagne — pardon, quand j'aurai gagné — ta part sera de mille gulden... mille gulden... *au moins*. Et si j'avais par hasard un vrai coup de chance...

— N'en promets pas trop, dit Otto avec un sourire morne... Allons, je ne veux pas te retenir davantage, c'est même dans mon intérêt. Et demain matin, je prendrai la liberté de venir... ou plutôt, je t'attendrai à sept heures trente, près de l'église, dans l'Alserstrasse⁶. »

Il éclata d'un rire amer : « Et on pourra s'être rencontré par hasard. »

Willi essaya de répondre, mais il enchaîna aussitôt : « D'ailleurs, je ne resterai pas inactif de mon côté ! Il me reste soixante-dix gulden, je vais aller les jouer aux courses, bien entendu. En prenant une place à dix kreutzer. » Il s'approcha de la fenêtre, et examina la cour de la caserne. « Personne à l'horizon, reprit-il en souriant avec

ironie, et, après avoir remonté son col et tendu la main à Willi, il s'en fut.

Wilhelm poussa un léger soupir, réfléchit un instant, et s'habilla en hâte. Décidément son uniforme n'était plus présentable. S'il devait gagner cet après-midi, il commanderait pour le moins une tunique neuve. L'heure était trop avancée pour qu'il pût songer à prendre un bain turc ; mais il ne renoncerait pas à se payer un fiacre pour aller à la gare. Non, vraiment, il n'en était pas à deux gulden près, ce matin-là.

II

Quand il descendit du train à Baden vers midi, son humeur n'était pas mauvaise du tout. Le lieutenant-colonel Wositzky, si désagréable dans le service, l'avait abordé à la gare de Vienne et s'était très gentiment entretenu avec lui ; puis, dans le compartiment, deux jeunes filles s'étaient montrées si coquettes qu'en raison de son programme pour la journée il avait été presque soulagé qu'elles ne descendissent pas au même arrêt que lui. Mais, malgré ses excellentes dispositions, il ne pouvait s'empêcher d'en vouloir intérieurement à son ancien camarade Bogner, non seulement parce qu'il avait puisé dans la caisse, ce que les circonstances malheureuses de sa vie excusaient d'une certaine façon, mais pour la stupide affaire de jeu qui, trois ans plus tôt, avait brisé sa carrière. Quand on est officier, tout de même on sait jusqu'où l'on peut aller. Lui-même par exemple, poursuivi par la malchance trois semaines plus tôt, avait tout simplement quitté la table de jeu, en dépit de l'offre du consul Schnabel qui avait très aimablement mis son portefeuille à sa disposition. Il avait d'ailleurs toujours su résister aux tentations, s'accommodant de sa solde modeste et des maigres subsides qu'il avait reçus d'abord de son père, puis, après sa mort comme lieutenant-colonel à Temesvar⁷, de son oncle Robert. Et lorsque ces mensualités avaient à leur tour cessé d'arriver, il avait su se serrer la ceinture ; du jour au lendemain il avait été moins souvent au café, peu renouvelé sa garde-robe, et décidé, une fois pour toutes, que les femmes ne devaient plus rien lui coûter. Ainsi une aventure à peine amorcée trois mois plus tôt et pleine de promesses avait-elle échoué, tout simplement parce que

certain soir Willi ne s'était pas trouvé en mesure de payer un dîner pour deux au restaurant.

Triste au fond, songea-t-il. Jamais ses ressources ne lui étaient apparues aussi clairement limitées qu'en cette magnifique journée printanière où, vêtu d'une tunique peu reluisante, hélas !, d'un pantalon beige qui se lustrait aux genoux, et coiffé d'un képi beaucoup moins haut que ne l'exigeait la dernière mode des officiers, il se rendait, à travers les allées parfumées du parc de la station, vers la somptueuse villa qu'habitaient les Kessner... qui en étaient peut-être même les propriétaires. Et pour la première fois aussi, il éprouva quelque honte à songer qu'une invitation à déjeuner, ou plutôt l'espoir de cette invitation, prenait dans sa vie une certaine importance.

Toutefois il ne regretta pas, une heure plus tard, que cet espoir se fût réalisé ; non seulement le repas était excellent et les vins savoureux, mais encore Mlle Emilie Kessner, qu'on avait placée à sa droite, était-elle une voisine délicate, par ses sourires charmants et le frôlement de son corps, qui pouvait fort bien n'être dû qu'au hasard n'était nullement déplaisant. Il n'était pas le seul invité ; le maître de maison avait amené de Vienne un jeune avocat qui menait la conversation sur un ton badin, joyeux, ironique par moments. M. Kessner se montrait poli, mais plutôt froid envers Willi et presque comme lors de ses autres visites du dimanche, trouvant sans doute que le jeune officier, qui avait été présenté à son épouse et à sa fille durant le Carnaval à l'occasion d'un bal, avait pris un peu trop au sérieux leur invitation à prendre une tasse de thé chez eux. Et la maîtresse de maison, toujours belle, ne semblait pas se souvenir de l'étreinte hardie du lieutenant, alors que sur un banc au fond du jardin, elle ne s'était dégagee qu'à l'instant où elle avait entendu un bruit de pas qui se rapprochait sur le gravier. On avait d'abord usé, à table, de termes peu compréhensibles pour le lieutenant en parlant d'un procès que l'avocat devait plaider pour Kessner, au sujet d'une de ses usines ; mais bientôt il fut question de voyages et de séjours estivaux, ce qui permit à Willi de participer à la conversation. Deux ans plus tôt, il avait pris part aux manœuvres impériales dans les Dolomites⁸ ; il raconta ses campements à la belle étoile, décrivit les filles de l'aubergiste de Kastelruth, des belles aux boucles brunes, si farouches qu'on les avait surnommées les deux Méduses, et retraça l'histoire d'un feld-maréchal qui était littéralement tombé en disgrâce sous ses yeux, à cause d'une charge de cavalerie mal réus-

sie. Et comme cela lui arrivait toujours après le troisième ou le quatrième verre de vin, il prenait un ton plus dégagé et devenait alerte, presque spirituel. Il sentit que le maître de maison lui était peu à peu acquis, que l'avocat renonçait à son ironie, que la belle Mme Kessner commençait à se souvenir ; et une vive pression du genou d'Émilie ne prétendait même plus être fortuite.

Pour le café arriva une dame corpulente, flanquée de ses deux filles, et Willi lui fut présenté comme « notre danseur du bal des Industriels ». Il apparut bientôt que les trois dames avaient, elles aussi, séjourné dans le sud du Tyrol deux ans plus tôt ; et n'était-ce pas là qu'elles avaient aperçu le lieutenant un beau jour d'été à Seis⁹ passant devant leur hôtel, au galop de son cheval noir ? Willi ne s'en défendit pas, bien qu'il sût fort bien qu'un petit sous-lieutenant d'infanterie du 98^e n'avait jamais caracolé sur le dos d'une fière monture, dans aucune bourgade du Tyrol ni d'ailleurs.

Les deux jeunes filles portaient de charmantes robes blanches ; avec Mlle Kessner vêtue de rose, entre elles deux, elles s'étaient mises à folâtrer sur la pelouse.

« On dirait les trois Grâces, n'est-ce pas ? » fit l'avocat, et il y avait derechef un soupçon d'ironie dans sa voix. Le lieutenant eut envie de dire : Comment l'entendez-vous, Maître ? Mais il eut d'autant moins de mal à ravalier sa phrase que Mlle Emilie se retourna et lui fit un joyeux signe de la main. Elle était blonde, légèrement plus grande que lui, et on pouvait supposer que le montant de sa dot serait appréciable. Mais avant d'en arriver là, avant même qu'il osât rêver de de telles possibilités, beaucoup d'eau coulerait sous les ponts et les mille florins dont avait besoin son malheureux camarade devaient être trouvés au plus tard avant le lendemain matin.

Il ne lui restait plus qu'à prendre congé, à cause de l'ex-lieutenant Bogner, et juste à l'instant où la conversation prenait un tour vraiment plaisant. On prétendit vouloir le retenir, il s'excusa vivement ; il avait hélas ! promis de rendre visite à un bon camarade dont on soignait une douleur articulaire chronique à l'hôpital de la garnison. L'avocat sourit une fois de plus avec ironie. Mme Kessner demanda si cette visite occuperait tout l'après-midi, avec un sourire prometteur. Willi prit un air perplexe. On lui fit entendre qu'il serait le bienvenu s'il parvenait à se libérer et à revenir les voir dans la soirée.

À l'instant où il quittait la maison, deux jeunes gens élégants arrivaient dans un fiacre et Willi en fut vivement contrarié. Que pouvait-

il se passer dans cette maison, pendant qu'il était contraint de se rendre au café pour essayer d'y gagner mille gulden pour un camarade qui s'était fourvoyé ! Peut-être le plus avisé était-il de ne pas s'engager dans cette affaire, de flâner pendant une demi-heure, le temps de rendre la prétendue visite, et de retourner ensuite dans le joli jardin pour retrouver les trois Grâces ? Et d'autant plus avisé, pensa-t-il non sans vanité, puisque ses chances de gain au jeu venaient de diminuer considérablement.

III

Une grande affiche jaune des courses attira son regard, et il songea que Bogner était sans doute arrivé aux courses de Freudenu¹⁰ de son côté et peut-être sur le point de gagner la somme requise. Mais si Bogner, servi par la chance, allait empocher l'argent sans rien dire et accepter que Willi lui verse les mille gulden qu'il aurait gagnés au jeu contre le consul Schnabel ou le médecin-major Tugut ? Parce que quand on est tombé assez bas pour barboter dans la caisse... Et puis, quelques semaines ou quelques mois plus tard, Bogner en serait revenu au même point. Et alors quoi ?

Il entendit un peu de musique. C'était une ouverture italienne, d'un genre à moitié oublié, comme n'en jouent plus que les orchestres des stations thermales. Mais Willi la connaissait bien. Depuis le temps où, à Temesvar, il l'avait entendu jouer par sa mère à quatre mains, avec une vague cousine. Lui-même n'avait pas persévéré jusqu'à pouvoir jouer à quatre mains avec sa mère, et quand elle était morte, huit ans auparavant, il n'avait plus été question de leçons de piano, comme jadis lorsque, pensionnaire à l'École des Cadets¹¹, il rentrait chez lui pour les vacances. Les notes s'envolaient, émouvantes et douces, dans l'atmosphère chargée d'un printemps frissonnant.

Il s'engagea sur un petit pont qui traversait l'eau glauque du ruisseau de Schwechat, et n'eut que quelques pas à faire pour accéder à la spacieuse terrasse du café Schopf, où l'on se pressait, par ce beau soleil. À une table en bordure de la rue était assis le lieutenant Greising, qui faisait sa cure à Baden, le teint pâle et l'air sardonique, et à côté de lui Willi aperçut l'administrateur du théâtre, M. Weiss, vêtu d'un complet de flanelle jaune canari un peu froissé, avec,

comme à l'ordinaire, une fleur à la boutonnière. Willi eut quelque peine à se frayer un chemin vers eux à travers le dédale des tables et des chaises. « Nous sommes plutôt clairsemés aujourd'hui », dit-il en leur tendant la main. Il était soulagé à la pensée que la partie de cartes n'aurait peut-être pas lieu. Greising le détrompa en lui expliquant que l'administrateur et lui prenaient le frais pour être en meilleure forme tout à l'heure ; les autres se trouvaient déjà à la table de jeu et le consul Schnabel était arrivé de Vienne en fiacre comme de coutume.

Willi commanda une citronnade bien fraîche ; Greising lui demanda s'il s'était déjà échauffé au point d'avoir déjà besoin d'une boisson rafraîchissante ; et sans transition il observa que les filles de Baden étaient fort jolies et pleines de tempérament. Il relata en termes peu choisis une petite aventure qu'il avait amorcée dans le parc de la station, la veille au soir, et conclue selon ses vœux dans la même nuit. Willi buvait lentement sa citronnade et Greising, comme s'il eût deviné ce que pensait Willi, éclata d'un rire bref et répondit : « Ainsi va le monde, on est bien forcé d'y croire ! »

Wimmer, le lieutenant du Train que les non-initiés prenaient parfois pour un officier de cavalerie, apparut derrière eux. « Hé bien, messieurs, à quoi songez-vous ? dit-il. Allez-vous nous laisser peiner seuls avec le consul Schnabel ? » Il tendit la main à Willi qui, bien qu'il ne fût pas en service, s'était mis au garde-à-vous pour saluer un camarade de grade supérieur.

— Où en êtes-vous ? demanda Greising, méfiant et désagréable.

— Ça va doucement, répondit Wimmer. Le consul est assis sur son argent comme un dragon¹²... ainsi que sur une partie du mien, hélas ! Allons, toreros, le combat vous attend...

Ils se levèrent tous. « Je suis invité quelque part, annonça Willi, qui alluma une cigarette en feignant l'indifférence. Je vous regarderai jouer pendant un petit quart d'heure.

— Ha ! s'écria Wimmer, le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions. — Et celui du ciel de mauvaises, compléta l'administrateur Weiss. — Bien envoyé ! fit Wimmer en lui tapant sur l'épaule.

Ils entrèrent dans le café. Willi jeta un regard en arrière sur les toits des villas et les coteaux. Et il se jura de retrouver une demi-heure plus tard le jardin des Kessner.

Il suivit ses compagnons dans un coin obscur de la salle d'où étaient déjà bannis l'air et la lumière du printemps. Il avait tiré sa

chaise bien en arrière pour marquer qu'il n'entendait pas participer au jeu. Le consul était un homme maigre, d'âge incertain, la moustache taillée à l'anglaise, des cheveux roux qui commençaient à se faire rares et grisonnant légèrement, vêtu d'un complet gris perle, d'une impeccable élégance. Il considérait avec toute l'application dont il était capable une carte que l'avocat Flegmann, le banquier, lui avait donnée. Il gagna et Flegmann sortit de son portefeuille quelques nouveaux billets.

— Il ne bronche pas, observa Wimmer, sur un ton de considération ironique.

— J'aurais beau broncher, les faits sont là, répondit froidement Flegmann, les yeux mi-clos. Le docteur Tugut, chef de clinique à l'hôpital militaire de Baden, prit la main à hauteur de deux cents gulden.

Ce n'est vraiment pas pour moi aujourd'hui, songea Willi qui recula davantage sa chaise.

Le comédien Elrief, un jeune homme de bonne famille, plus connu pour sa médiocre intelligence que pour son talent, montra ses cartes à Willi. Il misait petit et secouait la tête, désespéré, chaque fois qu'il perdait. Tugut eut tôt fait de doubler sa mise. L'administrateur Weiss emprunta de l'argent à Elrief ; le docteur Flegmann prit de nouveaux billets de banque dans son portefeuille. Tugut allait passer la main lorsque le consul Schnabel s'écria sans vérifier l'enjeu : « Banco ! » Il perdit, enfonça deux doigts dans le gousset de son gilet et paya sa dette qui se montait à trois cents gulden, en s'écriant : « Je suis ! » Le médecin-major Tugut passa la main à l'avocat Flegmann qui donna les cartes. Willi n'en prit pas. Pour s'amuser un peu et pour faire plaisir à Elrief qui pensait que cela lui porterait bonheur, il mit un gulden sur son jeu... et gagna. Au tour suivant, il accepta la carte que lui lança Flegmann. Il gagna derechef, perdit, gagna et rapprocha sa chaise de la table, entre les autres qui s'écartèrent aimablement pour lui permettre de s'approcher davantage ; gain... perte... gain... perte... le destin demeurait indécis. L'administrateur qui devait retourner au théâtre oublia de rembourser à Elrief le montant de ce qu'il lui avait emprunté, bien qu'il eût gagné depuis longtemps une somme nettement supérieure. Willi gagnait un peu, mais pour atteindre les mille gulden, il lui en manquait encore neuf cent cinquante.

« Ça ne gaze pas », observa Greising, l'air maussade. Alors le

consul prit la main, et chacun comprit que l'affaire allait enfin devenir sérieuse.

On ne savait pas grand-chose sur ce consul, sinon qu'il était consul d'une petite république d'Amérique du Sud, et « négociant en gros ». L'administrateur Weiss l'avait introduit auprès des officiers, et il ne le connaissait de son côté que pour avoir été pressenti par lui au sujet d'une jeune actrice qui, aussitôt engagée pour des rôles bien modestes, avait noué des relations intimes avec le comédien Elrief. On avait été enclin, conformément à la tradition, à se gausser de l'amant bafoué, mais quand, un jour, le consul Schnabel, tout en donnant les cartes et en serrant son cigare entre ses dents, avait demandé à Elrief, sans daigner le regarder : « Donnez-moi donc des nouvelles de notre petite amie commune ! », on comprit que la moquerie et les plaisanteries d'usage en pareil cas ne serviraient à rien avec un homme pareil. Et cette impression s'était confirmée, la nuit où le lieutenant Greising s'était permis, entre deux cognacs, de lui lancer une remarque piquante sur ses mystérieuses escapades ; « Pourquoi ce persiflage ? avait répondu le consul, vous êtes-vous préoccupé de savoir, Lieutenant, si j'étais homme à vous donner satisfaction par les armes ? »

Un silence inquiétant avait suivi cette riposte, mais aucune conséquence n'en était résultée ; et l'on décida sans se consulter, mais à l'unanimité, d'user désormais de la plus grande prudence envers lui.

Le consul perdit. Nul ne fit d'objections à ce que, contrairement aux habitudes, il gardât la main deux fois de suite et même, après qu'il eut de nouveau perdu, une troisième fois. Les autres joueurs gagnaient tous, Willi en tête. Il mit de côté cent vingt florins, sa mise initiale qu'il avait décidé de ne risquer en aucun cas. Puis il prit la main à son tour, doubla rapidement son capital, passa la main, continua à jouer et gagna, à de rares exceptions près, contre les autres banquiers qui se succédaient rapidement. La somme de mille gulden qu'il avait entrepris de gagner... et pour un autre... était dépassée de quelques centaines de gulden ; et comme Elrief se levait pour aller au théâtre jouer un rôle sur lequel il refusait de donner des précisions à Greising qui l'interrogeait d'un ton sarcastique, Willi profita de l'occasion pour s'éclipser lui aussi. Les autres s'absorbèrent aussitôt de nouveau dans leur jeu, mais quand Willi arriva sur le seuil, il se retourna et vit que l'œil glacial du consul s'était, pendant un instant, braqué sur lui¹³.

Ce ne fut qu'en plein air, le front caressé par le souffle tiède du soir, qu'il prit conscience de sa chance ou plutôt, comme il rectifia aussitôt, de la chance de Bogner. Il n'en gardait pas moins assez d'argent pour acheter les objets de ses rêves : une tunique neuve, un képi et une dragonne. Il pouvait même prévoir quelques soupers en galante compagnie, qu'il trouverait certainement sans difficulté. Mais à part cela, quelle joie ce serait de se trouver à sept heures et demie devant l'église de l'Alserstrasse pour remettre à son vieux camarade la somme salvatrice... mille gulden effectivement, ce fameux billet de banque bien propre qu'il n'avait jusque-là palpé qu'en rêve et qu'il venait de serrer dans son portefeuille en plus de quelques coupures de cent. Voilà, mon cher Bogner, ceci est pour toi. J'ai gagné exactement tes mille gulden... mille cent cinquante-cinq, pour être plus précis. Et aussitôt je me suis arrêté. Quel empire sur soi, n'est-ce pas ? Et j'espère, mon cher Bogner, que dorénavant... — Mais non, allons, il n'allait pas s'ériger en moraliste vis-à-vis de son ancien camarade. Celui-ci ne manquerait pas de profiter de la leçon et il fallait espérer qu'il n'aurait pas l'impudence de tirer avantage de cet incident, si heureusement résolu par Willi, pour chercher à renouer des relations amicales avec lui. Mieux valait peut-être, par prudence et aussi par décence, charger son ordonnance d'aller au rendez-vous, muni des mille gulden le lendemain matin.

En allant chez les Kessner, Willi se demanda s'ils le retiendraient à dîner. Mais heureusement, il n'en était plus à un dîner près, maintenant ! Si le cœur lui en disait, il pouvait maintenant inviter toute la compagnie à dîner au restaurant. Quel dommage qu'il n'y eût pas de fleuriste aux alentours ! Mais il passait devant une confiserie dont la porte était ouverte ; il décida d'acheter un grand cornet de bons puis, s'étant ravisé sur le seuil, il demanda un second cornet, plus grand encore, et il réfléchit à la meilleure façon de les répartir entre la mère et la fille.

Arrivé dans le jardin, devant la maison des Kessner, il apprit par la femme de chambre que tout le monde était parti pour la vallée d'Helental¹⁴, sans doute à la Krainer hütte. Ils dîneraient certainement dehors, comme d'habitude le dimanche.

Le visage de Willi trahit une légère déception et la femme de chambre sourit en apercevant les deux cornets que le lieutenant tenait à

la main. Eh oui, que fallait-il en faire à présent ? « Faites mes compliments à ces dames, dit-il en tendant les deux paquets de bonbons à la soubrette, le plus gros est pour Madame, l'autre pour Mademoiselle... et dites-leur, je vous prie, que je suis au regret... — Si Monsieur le Lieutenant voulait se rendre à la Krainer hütte, je suis sûre qu'il y trouverait encore ces messieurs-dames. » Willi consulta sa montre d'un air à la fois indécis et important. « Je verrai », répondit-il négligemment, et il salua avec une politesse outrée, en manière de plaisanterie.

C'était le soir et il se retrouvait seul dans la rue. Un joyeux petit groupe de touristes, des hommes et des femmes aux souliers poussiéreux, le dépassa. Devant une villa un vieux monsieur, assis dans un fauteuil d'osier, lisait son journal. Plus loin, sur le balcon d'un premier étage, une femme d'un certain âge faisait du crochet et conversait avec sa voisine qui, de l'autre côté de la rue, se tenait les bras appuyés à la balustrade de sa fenêtre ouverte. Willi eut l'impression que ces quelques êtres étaient demeurés seuls dans la petite ville tandis que tous les autres s'étaient égaillés. Les Kessner auraient pu laisser un mot pour lui à leur femme de chambre. Hé bien, il n'allait pas s'imposer. Au fond, il n'en avait pas besoin. Mais qu'entreprendre maintenant ? Rentrer à Vienne sans surseoir ? Ce serait plus raisonnable ! Et s'il décidait de s'en remettre au hasard ?

Deux voitures stationnaient devant le Casino. Combien demandez-vous pour me conduire dans l'Helental ? », demanda-t-il. Mais le premier cocher n'était pas libre, et le second exigea une somme exorbitante. Willi prit le parti de se promener à pied dans le parc.

À cette heure, il y avait encore pas mal de monde : des jeunes mariés, des amoureux, que Willi classait dans l'une ou l'autre catégorie sans hésiter une seconde ; et aussi des femmes, des jeunes filles, qui se promenaient seules, à deux, ou à trois, et il rencontra plus d'un sourire, plus d'un coup d'œil encourageant. Mais savait-on si un père, un frère, ou un fiancé ne suivait pas l'audacieuse, et ne fallait-il pas, en tant qu'officier, se montrer particulièrement circonspect ? Il emboîta le pas pendant quelque temps à une femme aux yeux bruns, élancée, qui tenait un petit garçon par la main. Elle gravit l'escalier du Casino, parut vainement chercher quelqu'un sur la terrasse, et jeta un regard narquois à Willi lorsque, se voyant appelée par maints signaux à une table située en retrait des autres, elle se fut assise au milieu des gens qui l'attendaient. À son tour, Willi fit

semblant de chercher quelqu'un, se dirigea vers le restaurant qui était presque vide, passa dans la salle de lecture brillamment éclairée, aperçut l'uniforme d'un vieux général en retraite, assis seul auprès d'une longue table verte. Willi se mit au garde-à-vous et claquades talons ; le général répondit d'un air chagrin et Willi s'esquiva rapidement. L'un des fiacres était toujours stationné devant le Casino, et le cocher lui offrit spontanément de mener le lieutenant à l'Helental pour une somme modique. « Mais maintenant, ça ne vaut plus le coup ! » lui répondit Willi, et en accélérant le pas, il prit le chemin du café Schopf.

5

Les joueurs se tenaient groupés autour de la table, exactement comme si Willi venait juste de partir. Sous l'abat-jour vert, la lumière électrique était blafarde. Ce fut le consul qui le premier remarqua son entrée, et Willi crut distinguer un sourire ironique sur ses lèvres. Personne ne manifesta de surprise lorsque Willi, s'emparant de sa chaise demeurée vacante, s'assit de nouveau parmi les autres. L'avocat Flegmann qui avait la main lui donna une carte, tout naturellement. Sans prendre le temps de réfléchir, Willi misa plus haut qu'il ne voulait, gagna, puis s'astreignit à la prudence ; mais la chance s'était retournée et son billet de mille fut bientôt menacé. Peu importe, pensa Willi, de toute façon je n'en aurais pas profité... Mais aussitôt il recommença à gagner, et le billet resta intact ; cette fois, la chance ne le quitta pas et lorsqu'on clôtura le jeu à neuf heures, il se trouvait à la tête de plus de deux mille gulden. Mille pour Bogner, mille pour moi, décida-t-il, et j'en mettrai la moitié de côté pour jouer dimanche prochain. Mais il ne se sentait pas aussi heureux qu'il eût dû l'être.

On se rendit dans le jardin de *La Ville de Vienne* où l'on dina sous un chêne épais ; la conversation roula sur les jeux de hasard et l'on évoqua quelques parties devenues célèbres et disputées au Jockey Club, avec d'énormes disparités de gain. « N'empêche que le jeu est un vice, et cela le restera », observa gravement l'avocat Flegmann. On se mit à rire, mais le lieutenant Wimmer paraissait vouloir prendre la chose de travers. « Ce qui est peut-être un vice pour un avocat ne l'est pas, et de beaucoup, pour un officier », dit-il. Flegmann

déclara poliment qu'on pouvait être un gentilhomme et vicieux tout à la fois, et il cita l'exemple de Don Juan et du duc de Richelieu. Selon le consul, le jeu ne devenait un vice que lorsqu'on le pratiquait sans être en mesure de payer ses dettes. Et dans ce cas, il s'agissait moins du reste d'un vice que d'une escroquerie ; et plus lâche que toute autre. Il y eut un silence. Heureusement, l'acteur Elrief arrivait à ce moment-là, l'œil vainqueur et une fleur à la boutonnière. « Vous avez déjà pu vous soustraire aux ovations ? » demanda Greising. — Je ne parais pas à l'acte quatre, répondit le comédien qui fit négligemment glisser son gant sur sa main, avec l'élégance du geste qui devait lui servir quand il serait appelé prochainement, dans une quelconque nouvelle pièce, à jouer un vicomte ou un marquis. Greising alluma un cigare. « Tu ferais mieux de ne pas fumer, lui dit Tugut.

— Voyons, Monsieur le Médecin-Major, tu sais bien que je n'ai plus rien dans la gorge ! répondit Greising.

Le consul avait commandé quelques bouteilles de vin hongrois. On trinqua. Willi regarda l'heure. « Oh ! je vais devoir prendre congé, dit-il, le dernier train part à 10 heures 40. — Videz votre verre, lui lança le consul, ma voiture vous conduira à la gare. — Oh ! monsieur le Consul, je ne puis accepter...

— Tu peux, l'interrompit le lieutenant Wimmer.

— Alors ? demanda le médecin-major Tugut ; on s'y met, ou on abandonne pour ce soir ?

Chacun savait qu'on allait continuer à jouer après le dîner. C'était le même scénario tous les dimanches. « ...Mais pas trop longtemps, dit le consul. Heureux hommes, songea Willi ; il les enviait de pouvoir retourner à la table de jeu. Ils allaient tenter la chance, être en mesure de gagner d'autres billets de mille. L'acteur Elrief, à qui le vin montait tout de suite à la tête, prit l'air insolent et bête pour dire au consul que Mlle Rihoschek¹⁵ lui envoyait ses amitiés ; c'était leur petite amie commune. « Et pourquoi ne pas l'avoir amenée, Monsieur le Mime ? » demanda Greising. — Elle viendra nous regarder jouer tout à l'heure au café, si Monsieur le Consul le permet », dit Elrief. Le consul demeura impassible.

Willi vida son verre et se leva. « À dimanche prochain, dit Wimmer, nous t'allégerons de ce que tu emportes. » C'est ce qui vous trompe, pensa Willi, on ne peut pas perdre quand on est prudent. « Vous aurez l'obligeance, Monsieur le Lieutenant, de me renvoyer la voi-

ture aussitôt », demanda le consul, et s'adressant aux autres : « Messieurs, je ne voudrais pas que nous nous quittions aussi tard, ou plutôt aussi tôt que l'autre jour. »

Willi salua une dernière fois à la ronde, et se tourna pour s'en aller. Il eut alors l'agréable surprise d'apercevoir à une table, non loin de lui, la famille Kessner en compagnie de la dame de l'après-midi avec ses deux filles. Ni l'avocat ironique ni les deux jeunes gens descendus du fiacre n'étaient avec eux. On lui fit un accueil chaleureux, il s'arrêta pendant quelques minutes, gai, détendu, avec l'air d'un jeune officier plein d'allant, jouissant de revenus confortables, « remonté » par trois verres d'un vin généreux et par la certitude de n'avoir pour l'instant aucun rival. On l'invita à s'asseoir, mais il fit un geste nonchalant vers la sortie où la voiture l'attendait. Il dut toutefois répondre à quelques questions : Qui était donc ce charmant jeune homme en civil ?... Ah, un comédien ?... Elrief ?... on ne connaissait même pas ce nom. Du reste, le théâtre ici était des plus médiocres, on pouvait tout au plus aller voir les opérettes, trancha Mme Kessner, et l'œil plus prometteur que jamais : on pourrait aller ensemble à l'Arena¹⁶, peut-être, la prochaine fois que le lieutenant viendrait. « Le plus sympathique, proposa Mlle Kessner, serait de prendre deux loges côte à côte », et elle sourit de loin à Elrief qui lui répondit, l'œil rayonnant. Willi baisa la main de toutes les dames, salua une fois de plus les officiers à l'autre table, et une minute plus tard il se retrouva assis dans le fiacre du consul : « Vite, dit-il au cocher, vous aurez un bon pourboire... »

Le cocher sembla si peu impressionné que Willi crut discerner un manque de respect assez irritant dans son attitude. Les chevaux n'en allèrent pas moins vite et cinq minutes plus tard on était à la gare. Mais à cet instant le train, arrivé depuis une minute, se mit en marche sans l'attendre. Willi avait sauté de voiture et suivit des yeux les wagons éclairés qui roulaient pesamment sur le viaduc, écouta le sifflement de la locomotive qui se perdit dans la nuit ; il secoua la tête sans savoir lui-même s'il était contrarié ou content. Indifférent, le cocher sur son siège caressait l'un des chevaux du bout de son fouet. « Il n'y a rien à faire, dit enfin Willi à mi-voix. Et, se tournant vers le cocher : Allons, retournons au café Schopf. »

Il était plaisant de traverser la petite ville en fiacre, à toute allure ; mais comme il serait plus plaisant encore de partir ainsi une fois prochaine, à la campagne, par une douce soirée d'été, en compagnie d'une charmante créature féminine... pour dîner en plein air... à Rodaun¹⁷ ou Zum Roten Stadl. Fini le temps où il fallait tourner et retourner chaque gulden avant de le dépenser. Prudence, Willi, prudence, se dit-il, et il décida de limiter tout à l'heure sa mise à la moitié de la somme qu'il avait gagnée. De plus, il allait essayer du système Flegmann : on commence par une mise faible... on ne surenchérit pas avant d'avoir gagné une fois ; et après, on ne risque jamais le tout, mais seulement les trois quarts de la somme totale... et ainsi de suite. Flegmann commençait toujours par appliquer son système, pourtant il manquait d'esprit de suite. Aussi ne réussissait-il jamais.

Willi sauta de la voiture avant même que celle-ci fût arrêtée devant le café ; il donna au cocher un pourboire si généreux qu'une voiture de louage ne lui eût pas coûté davantage. Le cocher demeura réservé, mais son merci fut assez aimable.

Les joueurs étaient au complet ; l'amie du consul, Mlle Mizzi Rihoschek, s'était jointe à eux ; imposante, les sourcils trop noirs, mais discrètement maquillée dans l'ensemble et vêtue d'une claire robe d'été, son canotier de paille orné d'un gros-grain rouge, posé sur la pyramide ondulée de ses cheveux bruns, elle s'était installée à côté du consul, le bras passé sur le dossier de sa chaise, et regardait son jeu. Le consul ne leva pas les yeux lorsque Willi entra, mais le lieutenant sentit parfaitement qu'il l'avait vu de loin. « Ah ! le train est manqué, dit Greising. — D'une demi-minute, répondit Willi. — Voilà ce que c'est, observa Wimmer qui donnait les cartes. Flegmann prenait justement congé parce qu'il venait de perdre trois fois de suite avec une très belle main, qui toujours s'était avérée inférieure à celle de l'adversaire. Elrief s'obstinait, mais il n'avait plus un kreutzer¹⁸. Une liasse de billets de banque était posée devant le consul. « On ne se refuse rien ici, dit Willi, et il mit dix gulden au lieu de cinq comme il venait de le décider. Son audace fut récompensée, il gagna et continua à gagner. Une bouteille de cognac était posée sur un guéridon. Mlle Rihoschek emplut un verre et le tendit au lieutenant avec un regard noyé. Elrief lui demanda de lui prêter cin-

quante gulden jusqu'au lendemain à midi, Willi poussa vers lui le billet qui, une seconde plus tard, s'en fut rejoindre la liasse placée devant le consul. Elrief se leva, des perles de sueur sur le front. On vit apparaître l'administrateur Weiss, vêtu de son complet de flanelle jaune. Il y eut une conversation à voix basse et le secrétaire se décida à rendre à Elrief la somme qu'il lui avait empruntée dans l'après-midi. Elrief la perdit aussitôt et, tout à fait à l'encontre de ce qu'aurait fait le vicomte dont il pensait bientôt interpréter le rôle, il recula sa chaise avec rage, se leva, poussa un léger juron, et quitta la pièce. Comme son absence se prolongeait, Mlle Rihoschek caressa distraitemment les cheveux du consul, et disparut à son tour.

Wimmer, Greising et même Tugut étaient devenus prudents, car l'heure de la clôture approchait ; seul, l'administrateur montrait encore quelque témérité. Mais bientôt il ne s'agit plus que d'un duel entre le lieutenant Kasda et le consul Schnabel. La chance de Willi avait tourné ; il ne possédait plus guère que les mille gulden pour son vieux camarade Bogner et un billet de cent... Quand j'aurai perdu les cent, j'arrêterai, se jura-t-il. Mais il n'en croyait rien lui-même. Que m'importe ce Bogner, au fond, songea-t-il, je n'ai aucune obligation.

Mlle Rihoschek reparut, chantonna un air, rectifia sa coiffure devant la grande glace, alluma une cigarette, se saisit d'une queue de billard et essaya de jouer ; elle abandonna presque aussitôt et se contenta de pousser du doigt, tantôt une bille blanche, et tantôt la rouge, sur le tapis vert. Un regard glacé du consul lui fit comprendre qu'il désirait qu'elle s'approchât ; modulant un air, elle reprit sa place auprès de lui, et posa de nouveau son bras sur le dossier de sa chaise. La rue qui depuis quelque temps était silencieuse retentit soudain d'un chant d'étudiants à plusieurs voix. Comment rentrent-ils à Vienne ? se demanda Willi. Puis il songea que les chanteurs étaient sans doute des lycéens de Baden. Depuis que Mlle Rihoschek se tenait en face de lui, la chance, bien qu'hésitante encore, semblait de nouveau lui sourire. Le chant se perdit dans le lointain ; l'heure sonna du haut d'un beffroi. « Une heure moins le quart, dit Greising.

— Dernière main, décida le médecin-major.

— Une main pour chacun », proposa le lieutenant Wimmer... Le consul accepta d'un signe de tête.

Willi ne dit rien. Il gagna, perdit, but un verre de cognac, gagna, perdit, alluma une cigarette, gagna et perdit. Tugut finit par passer

la main ; une forte mise du consul l'y avait contraint. À la surprise générale, Elrief reparut après une petite heure d'absence et, chose plus étonnante encore, il possédait à nouveau de l'argent. Il s'assit comme si de rien n'était, avec cette élégance nonchalante du vicomte dont le rôle ne lui serait jamais donné, et il avait, en observant Flegmann, trouvé une nuance nouvelle à cette attitude : il se tenait devant la table, les yeux à demi clos. Il prit la main à hauteur de trois cents gulden, comme s'il ne pouvait en être autrement, et gagna. Le consul perdit contre lui, contre le médecin-major et particulièrement contre Willi qui se trouva bientôt en possession de trois mille gulden. Cette fois cela signifiait une nouvelle vareuse, une dragonne, du linge, des bottines vernies, des cigarettes, des soupers fins à deux ou à trois, des excursions en voiture dans le Wienerwald¹⁹, deux mois de congé sans solde... et à deux heures il était à la tête de quatre mille deux cents gulden. Ils s'alignaient devant lui, sans erreur possible ; quatre mille deux cents gulden et quelques poussières. Les autres s'étaient récusés et ne jouaient plus. « Cela suffit », dit subitement le consul Schnabel. Willi fut en proie à des émotions contradictoires. S'il s'arrêtait de jouer, rien ne pouvait plus arriver, et c'était parfait. Mais une envie incoercible, un désir infernal le tenaillait. Il voulait vider le portefeuille du consul, s'adjuger comme par magie le restant des billets de mille. Il s'agissait là d'une réserve qui lui eût permis de tenter sa chance dans la vie. Il n'y avait pas que le baccara, il y avait les courses de la Freudenau, les courses de trot²⁰... les tables de jeu de Monte-Carlo par exemple, là-bas, sur la Côte... avec d'ineffables femmes de Paris... Tandis que se bousculaient ses pensées, le médecin-major s'employait à décider le consul à reprendre la main une dernière fois. Elrief, comme s'il eût été l'hôte, versait du cognac à la ronde. Il en était à son huitième verre. Mlle Mizzi Rihoschek balançait son corps en roucoulant toujours. Tugut ramassa les cartes éparées et les battit. Le consul se taisait. Puis soudain il appela le garçon et demanda deux jeux neufs. Tous les yeux s'allumèrent. Le consul jeta un coup d'œil à sa montre et dit :

— À deux heures et demie je termine, sans rémission ». Il était deux heures cinq.

Le consul prit la main à une hauteur que ces messieurs n'avaient jamais connue, avec une banque de trois mille gulden. En dehors des joueurs et d'un serveur, il n'y avait plus personne au café. À travers la porte ouverte leur parvenait le chant matinal des oiseaux. Le consul perdit, mais la banque était encore solide. Elrief s'était remis à flot, et, obéissant à une injonction muette de Mlle Rihoschek, il quitta la table. Les autres qui gagnaient modérément, continuèrent à miser petit, avec prudence. La moitié de la banque était encore intacte.

« Banco, dit Willi soudain, et ses propres paroles, sa voix même, lui firent peur. Suis-je devenu fou ? se demanda-t-il. Le consul abattit ses cartes : neuf, un joli coup ; et Willi comprit qu'il venait de s'appauvrir de mille deux cents gulden. Se souvenant du système Flegmann, Willi misa ridiculement bas, cinquante gulden, et gagna. « Trop bête, songea-t-il. J'aurais pu me refaire d'un seul coup ! Quel lâche je fais. » Banco suivi. » Il perdit. « Suivi, répéta-t-il. » Le consul parut hésiter... Le médecin-major s'écria : « Qu'est-ce qui te prend, Kasda ? » Willi se mit à rire, et sentit comme un vertige. Était-ce le cognac qui le privait du contrôle de ses réflexes ? Sans nul doute. Il s'était trompé, jamais bien sûr il n'avait voulu jouer mille ou deux mille gulden à la fois. « Pardon, Monsieur le Consul, je croyais... » Sans le laisser achever, le consul dit avec bonne grâce : « Si vous ignorez le montant de l'enjeu, je prends acte que vous vous retirez, cela va de soi. — Comment, vous prenez acte, Monsieur le Consul ? s'écria Willi, un banco est un banco ! »... Était-ce lui qui parlait ? Était-ce ses paroles ? Sa voix ? S'il devait perdre, c'en était fini de la vareuse, de la dragonne, et des soupers en galante compagnie... il ne resterait qu'un billet de mille, destiné à l'escroc, à Bogner... tandis qu'il serait lui-même un pauvre diable comme deux heures plus tôt.

Sans mot dire, le consul abattit son jeu. Neuf. Personne ne prononça le chiffre, mais chacun l'entendit dans la salle, comme s'il eût été annoncé par la voix d'un revenant. Willi sentit son front étrangement moite. Bon sang, que les choses allaient vite ! Néanmoins il avait encore mille gulden devant lui, même un peu plus. Mieux valait ne pas compter, cela lui porterait peut-être malheur. N'était-il pas tout de même plus riche qu'à l'heure où il avait pris

son train à Vienne, ce dimanche à midi ? Ce dimanche... Et personne ne lui demandait de risquer les mille gulden d'un seul coup ! Il n'y avait qu'à recommencer avec cent ou deux cents. Système Flegmann. Seulement, le temps pressait, il ne restait que vingt minutes à peine... Autour de lui, silence. « Alors, Mon Lieutenant ? interrogea le consul. — Bien sûr », fit Willi en riant, et tout en pliant son billet de mille : la moitié, Monsieur le Consul, dit-il. — Cinq cents ? »

Willi acquiesça d'un signe de tête. Les autres misèrent pour la forme. Mais chacun s'apprêtait à partir. Le lieutenant Wimmer se tenait debout, sa capote sur les épaules. Tugut était appuyé au billard. Le consul abattit son jeu ; huit, et la moitié du billet de mille fut perdue. Willi hocha la tête comme s'il se fût agi d'une chose inexplicable. « Le reste », fit-il, et il pensa : au fond, je suis très calme. Il fila ses cartes avec componction. Huit. Le consul dut demander une carte. Neuf. Et les cinq cents furent perdus, envolés les cent et les mille. Tout était perdu... Tout ? Mais non, il lui restait encore ses cent vingt gulden, la somme qu'il possédait en arrivant. Drôle de chose que d'être soudain Gros-Jean comme devant ! Et là, dehors, les oiseaux chantaient... comme tout à l'heure... quand il pouvait encore aller à Monte-Carlo. Hélas ! il n'y avait plus qu'à s'arrêter, car il ne fallait pas risquer ces quelques gulden... s'arrêter bien qu'on eût encore un quart d'heure ! Quelle déveine ! En un quart d'heure on pouvait gagner cinq mille florins... exactement comme on les avait perdus. « Mon lieutenant ? » demanda le consul. — Je regrette, répondit Willi, la voix claire, métallique, et il montra les pauvres coupures qui s'étaient devant lui. Ses yeux riaient et, comme pour défier le sort, il misa dix gulden. Il gagna. Puis il en risqua vingt, et il gagna de nouveau. Cinquante... et gagna. Le sang lui monta à la tête, il en aurait pleuré de rage. La chance était revenue... et il était trop tard. Prenant une décision subite et audacieuse, il se tourna vers le comédien qui se tenait derrière lui avec Mlle Rihoschek. « Monsieur von Elrief, auriez-vous la bonté de me prêter deux cents gulden ? »

« Infiniment désolé, répondit Elrief avec un superbe haussement d'épaules. Mais vous savez bien, mon lieutenant, que j'ai tout perdu, jusqu'au dernier kreutzer. »

C'était un mensonge, chacun le savait. Mais tout se passa comme chacun trouvait normal que le comédien Elrief mentît au lieutenant. Alors le consul poussa des billets vers lui, nonchalamment, et appa-

remment sans les avoir comptés. « Servez-vous, je vous prie », dit-il. Le médecin-major Tugut toussota avec ostentation. Wimmer mit Willi en garde. « À ta place, Kasda, j'en resterais là. » Willi hésitait. « Je n'insiste pas, Mon Lieutenant », dit Schnabel. Il tenait encore la main au-dessus de ses billets. Mais Willi s'en saisit en hâte et fit mine de les compter. « Il y en a quinze cents, dit Schnabel, soyez tranquille, Désirez-vous des cartes ? » Willi se mit à rire : « Bon, alors ? — Votre mise, Mon Lieutenant ? — Oh ! pas tout, répondit Willi d'un ton allègre, un pauvre hère doit y aller doucement, disons mille, pour commencer. » Il prit les cartes, et les fit doucement glisser l'une sur l'autre ; le consul aussi, avec la lenteur exagérée qui lui était habituelle. Willi dut demander une autre carte, et reçut un quatre de carreau, puis un trois de pique. Le consul abattit son jeu : lui aussi avait sept. « Moi, je m'arrêtera, dit de nouveau Wimmer, sur un ton presque impérieux. Et le médecin-major ajouta : « Maintenant que tu es à peu près rétabli... Rétabli, songeait Willi. Il appelle cela rétabli ! Il y a un quart d'heure j'étais un jeune homme riche ; depuis, je suis retombé à zéro : drôle de « rétablissement » ! Faut-il que je leur parle de Bogner ? Peut-être comprendraient-ils ce qui m'arrive. »

De nouvelles cartes se trouvaient devant lui. Sept. Non, il n'en redemanderait pas. Mais le consul ne lui posa pas la question, il abattit tout simplement son huit. « Encore mille perdus », les mots bourdonnèrent dans la tête de Willi. Mais je les gagnerai de nouveau ! Et sinon, quelle importance ? Je ne pourrai pas plus rembourser mille que deux mille. Il reste encore dix minutes. Au point où j'en suis, mieux vaut essayer de récupérer le tout, les quatre ou cinq mille de tout à l'heure. « Alors, Mon Lieutenant ? s'enquit le consul. Sa voix avait une étrange résonance dans cette pièce ; car tous les autres se taisaient avec insistance. Personne ne disait plus : Cela suffit, Kasda... Tiens, pensa Willi, personne n'ose plus le dire. Ils savent tous que c'eût été folie de renoncer à présent... Seulement, quelle somme miser?... Devant lui ne se trouvaient plus que quelques billets de cent gulden ! Et soudain, il y en eut davantage... Le consul avait poussé deux mille gulden vers lui. « Servez-vous, Mon Lieutenant... »

Alors il se servit, misa mille cinq cents, et gagna. Il se trouvait en mesure de rembourser sa dette et même de garder quelque chose. Une main se posa sur son épaule : « Kasda, dit Wimmer derrière lui.

Arrête-toi. » Sa voix était dure, sévère. Mais Willi pensa : Mais je ne suis pas de service ; en ville, je puis faire ce que je veux de mon argent et de ma vie. Et il misa, misa modérément, mille gulden seulement, puis abattit son jeu. Huit. Schnabel filait toujours ses cartes, avec une mortelle lenteur, comme s'il eût eu l'éternité devant lui. Et pourquoi pas ? Personne ne pouvait les forcer à terminer la partie à deux heures et demie. Ils avaient joué jusqu'à cinq heures et demie du matin la fois précédente... La fois précédente... que c'était loin déjà, loin comme le bon vieux temps. Pourquoi étaient-ils donc tous debout autour de lui ?... Comme dans un rêve. Ha, ils étaient tous plus nerveux que lui ; même Mlle Rihoschek, qui lui faisait face, son chapeau de paille à ruban rouge juché sur sa coiffure ondulée, avait les yeux brillants d'émotion. Il lui sourit. Son visage ressemblait à celui d'une reine dans une tragédie, et elle n'était guère plus qu'une choriste. Le consul découvrit enfin ses cartes. Une reine. Ah oui, la reine Rihoschek, et un neuf de pique. Maudit pique, il lui portait toujours la guigne ! Et les mille gulden s'acheminèrent vers le consul. Tant pis, il n'était pas en peine d'argent ; ou bien était-il déjà lessivé ? Mais non, pas question... Quelques billets de mille s'étaient étalés de nouveau devant lui... Généreux, le consul ! C'est vrai qu'il était sûr de les récupérer. Un officier ne pouvait que payer ses dettes. Un Elrief demeurerait toujours un Elrief, mais un officier... quand il ne s'appelait pas Bogner... « Deux mille, Monsieur le Consul... — Deux mille ? — Oui, Monsieur le Consul. » Il ne prit pas de carte. Il avait un sept. Le consul, en revanche, se servit. Et cette fois il ne fila pas ses cartes, tant il était pressé, et son as fut complété par un huit... un huit... cela faisait neuf, sans doute possible. Le huit eût suffi. Et les deux mille gulden s'en allèrent vers son adversaire pour revenir aussitôt. Deux mille seulement ou plus ? Trois mille, quatre ? Mieux valait n'y pas regarder de trop près, pour ne pas avoir la guigne. Oh, le consul ne l'escroquerait pas et les autres étaient là comme témoins. De toute façon, il misa de nouveau deux mille... quatre de pique ! Là, c'était trop peu. Il fallait demander une carte. Six de pique... Un de trop cette fois. Le consul qui n'avait que trois gagna le plus aisément du monde... Il rafla derechef les deux mille gulden. Et à nouveau il les repoussa sans attendre vers Willi d'où ils lui revinrent très vite. Ce va-et-vient était comique. Un vrai mouvement de balancier. Tiens, l'horloge sonnait à son tour... la demie. Mais personne ne sembla l'avoir entendue. Le consul donnait posé-

ment les cartes. Tous ces messieurs étaient encore là, à l'exception du médecin-major. C'est vrai, Willi l'avait vu tout à l'heure hocher la tête avec colère, et murmurer quelque chose entre ses dents. Sans doute n'avait-il pas apprécié le spectacle du lieutenant Kasda mettant toute son existence en jeu. Il manquait sacrément de sang-froid pour un médecin !

Et de nouveau il y avait des cartes, là, devant lui. Willi misa... sans savoir combien, au juste. Une liasse dans sa main. C'était sa nouvelle méthode pour se mesurer au destin. Huit ! Décidément, la chance allait tourner.

Elle ne tourna pas. Le consul abattit neuf ; il regarda à la ronde, puis repoussa les cartes loin de lui. Willi ouvrit des yeux immenses. « Monsieur le Consul ? » Celui-ci leva un doigt qu'il pointa vers l'extérieur : « Deux heures et demie viennent de sonner, Mon Lieutenant. — Quoi ? fit Willi comme s'il eût été surpris, et il ajouta : Peut-être pourrait-on poursuivre pendant un petit quart d'heure... ? » Il posa son regard à tour de rôle sur chacun des assistants comme s'il eût cherché du renfort. Personne ne dit mot. Elrief se détourna avec beaucoup de noblesse et alluma une cigarette, Wimmer se mordit les lèvres, Greising sifflota nerveusement de façon à peine perceptible ; quant à l'administrateur du théâtre, il observa sans vergogne, comme s'il se fût agi d'une bagatelle : « Monsieur le Lieutenant n'a vraiment pas eu de veine aujourd'hui. »

Le consul s'était levé et avait appelé le garçon... comme si cette nuit eût été pareille à beaucoup d'autres. Il ne devait que deux bouteilles de cognac, mais il insista pour tout payer afin de simplifier les comptes. Greising protesta et tint à régler lui-même son café et ses cigarettes. Les autres se laissèrent inviter avec la plus parfaite indifférence. Puis le consul se tourna vers Willi, demeuré immobile sur son siège, et avec le même geste que tout à l'heure quand il avait désigné le beffroi dont la sonnerie ne semblait l'avoir frappé qu'à retardement : « Voulez-vous que je vous ramène à Vienne dans ma voiture, Mon Lieutenant ? — Trop aimable », répliqua Willi. Et à cet instant il lui sembla que le dernier quart d'heure, mieux que cela, que les événements de toute la nuit venaient d'être brusquement annulés. Le consul aussi devait en juger ainsi. Sans quoi il ne lui eût pas offert de monter dans la même voiture que lui. « Votre dette, Mon Lieutenant, ajouta le consul toujours aimable, se monte à onze mille gulden net. — Oui, Monsieur le Consul, répondit Willi d'un ton

martial. — Inutile, n'est-ce pas, de mettre cela par écrit ? demanda le consul. — Inutile, répondit la voix rauque de Wimmer, nous sommes tous témoins ! »

Le consul n'accorda d'attention ni à l'homme ni à sa voix. Willi ne s'était pas levé, ses jambes lui paraissaient de plomb. Onze mille gulden, pas mal ! À peu près la solde de trois ou quatre ans, compléments inclus ! Wimmer et Greising, visiblement émus, s'entretenaient à voix basse. Elrief dut dire quelque chose de drôle à l'administrateur du théâtre, car celui-ci éclata de rire. Mlle Rihoschek s'approcha du consul, lui posa une question à voix basse, il lui répondit par la négative. Le garçon posa sur les épaules du consul un pardessus ample, sans manches, avec un col de velours que Willi avait déjà remarqué la fois précédente, le trouvant élégant, mais un tant soit peu excentrique. Le comédien Elrief vida le fond de la bouteille de cognac dans son verre. Willi eut l'impression que chacun évitait de s'occuper de lui, ou même de le regarder. Il se leva d'un seul coup. Le médecin-major Tugut avait reparu, bizarrement ; il semblait chercher ses mots, et dit enfin : « J'espère que tu pourras trouver cette somme avant demain ? — Mais comment donc, mon cher major », répondit Willi avec un sourire large et vide. Puis il s'approcha de Wimmer et de Greising et leur tendit la main : « À dimanche prochain... » dit-il sans sourciller. Ils ne répondirent rien, ne firent même pas un signe de tête. « Vous plaît-il de partir, Mon Lieutenant ? demanda le consul. — Je suis à votre disposition. » Il prit alors congé des autres, très aimable, enjoué, et — après tout, pourquoi pas ? — il baisa galamment la main de Mlle Rihoschek.

Tout le monde se mit en branle. Les chaises et les tables luisaient d'un blanc sépulcral sur la terrasse ; la nuit enveloppait encore la ville et son décor, mais les étoiles avaient disparu. À hauteur de la gare, un rai de lumière ourlait mollement le ciel. La voiture du consul attendait ; le cocher dormait, les pieds sur le marchepied. Schnabel lui toucha l'épaule ; il se réveilla aussitôt, souleva son chapeau, et après un coup d'œil aux chevaux, se mit à leur retirer leurs couvertures. Les officiers portèrent une dernière fois la main à leur képi et s'éloignèrent lentement. L'administrateur Weiss, Elrief et Mlle Rihoschek attendirent que le cocher fût prêt à partir. Willi pensa : Pourquoi le consul ne reste-t-il pas à Baden, auprès de Mlle Rihoschek ? Pourquoi la garde-t-il, s'il ne reste pas auprès d'elle ? On lui avait raconté l'histoire d'un vieux monsieur qui avait été

foudroyé par une attaque dans le lit de sa maîtresse, et il loucha vers le consul. Mais celui-ci semblait très frais et joyeux, pas le moins du monde disposé à mourir ; et sans doute, pour contrarier Elrief, il prenait à l'instant congé de Mlle Rihoschek avec un geste de tendre privauté qui cadrait mal avec son personnage. Puis il invita le lieutenant à monter, lui indiqua la place à sa droite, et posa sur ses genoux et les siens une couverture de drap beige, doublée de peluche brune ; la voiture partit alors. Elrief souleva son chapeau d'un geste humoristique imitant un grand d'Espagne, dont il espérait interpréter le rôle l'an prochain dans un théâtre de cour, quelque part en Allemagne. Quand la voiture s'engagea sur le pont, le consul se retourna et fit un signe d'adieu au trio qui s'en allait bras dessus bras dessous, les deux hommes encadrant Mlle Rihoschek ; mais eux trois, tout absorbés par leur conversation, ne le virent pas.

8

Ils traversaient la ville ensommeillée ; pas un son n'était perceptible en dehors du claquement des sabots des chevaux. « Il fait un peu frais », dit le consul. Willi n'avait guère envie d'entamer une conversation, mais il sentait qu'il fallait répondre, ne fût-ce que pour maintenir le consul dans ses bonnes dispositions. Il dit : « Oui, il fait toujours frais à l'aube ; nous connaissons cela, nous qui sortons de bonne heure pour l'exercice. — À propos des vingt-quatre heures prévues, reprit aimablement le consul, nous n'y regarderons pas de si près. » Willi respira, et sauta sur l'occasion. « Je voulais d'ailleurs vous le demander, Monsieur le Consul, car je ne dispose évidemment pas en ce moment de la somme liquide qui... — Cela va de soi », coupa le consul. Le claquement des sabots était maintenant répercuté par les voûtes du viaduc, sous lequel la voiture passait, avant de déboucher dans la campagne. « Si je m'entêtais à vouloir être remboursé dans les vingt-quatre heures, précisa le consul, vous seriez obligé de m'apporter l'argent au plus tard la nuit prochaine à deux heures et demie. Cela présenterait des inconvénients pour nous deux. Fixons une autre heure... Il eut l'air de réfléchir... mardi à midi, voulez-vous ? » De son portefeuille il tira une carte de visite et la tendit à Willi qui en contempla avec attention le libellé. L'aube était assez avancée pour qu'il pût en déchiffrer l'adresse : 5, Hel-

dersdorferstrasse²¹... à deux pas de la caserne, songea-t-il. « Donc demain, Monsieur le Consul, à midi, est-ce bien cela ? » Et il sentit que son cœur battait un peu plus vite. « Oui, Mon Lieutenant. C'est bien cela. Mardi à midi précis. Je serai à mon bureau à partir de neuf heures. — Et si je n'étais pas en mesure à cette heure-là, Monsieur le Consul?... Si je ne pouvais l'être, disons, que l'après-midi ou le lendemain, mercredi?... »

Le consul l'interrompt : « Vous serez sûrement en mesure, Mon Lieutenant. Puisque vous vous êtes assis à la table de jeu, vous deviez vous attendre à perdre ou à gagner, tout comme moi ; et si vous n'avez pas de fortune personnelle, sans doute êtes-vous assuré... de l'appui de vos parents ? »

— Je n'ai plus de parents, dit très vite Willi, et comme Schnabel faisait « oh ! » d'un air attristé, il ajouta : ma mère est morte depuis huit ans, mon père il y a cinq ans... colonel en Hongrie. — Vraiment, monsieur votre père était officier, lui aussi ? » Le ton du consul vibrait de sympathie, presque de cordialité. « Oui, Monsieur le Consul ; autrement, je ne sais si j'aurais choisi la carrière militaire.

— Très curieux, observa le consul. Quand on songe que certaines existences sont d'avance tracées, tandis que pour les autres, c'est selon les années, et parfois selon les jours que... » Il s'arrêta en hochant la tête. Et Willi bizarrement trouva rassurante cette remarque générale, demeurée inachevée. Il chercha lui-même à dire quelque chose qui pût encore renforcer sa bonne entente avec le consul, une réflexion d'ordre général, elle aussi, qui exprimât sa philosophie de la vie ; et sans beaucoup réfléchir, comme il le sentit aussitôt, il constata à haute voix que certains officiers pourtant étaient forcés de changer de carrière.

— Oui, acquiesça le consul, c'est vrai, mais ils ne le font que contraints et en outre — ce qui est ridicule — ils se sentent déclassés ; du reste, ils ne peuvent guère revenir à ce qu'ils ont quitté. Alors que les gens comme moi... je veux dire un homme qui n'a sur le problème de la naissance et des classes aucun préjugé, et qui connaît des hauts et des bas continuels ! Et d'une profondeur... Ah, si vous et vos camarades vous doutiez de l'abîme dans lequel j'ai plongé, aucun de vous n'aurait accepté de jouer à la même table que moi, je suis sûr. Voilà sans doute pourquoi messieurs vos camarades ont préféré ne pas trop pousser l'enquête. » Willi se taisait, indécis, désagréablement impressionné et cherchant quelle attitude

prendre. Si Greising ou Wimmer avaient été à sa place, ils eussent trouvé la bonne riposte, mais lui ne pouvait que se taire. Il lui était interdit de demander : Comment l'entendez-vous, Monsieur le Consul, que signifie cet *abîme*, quelle *enquête* eût-il fallu faire ? Il ne pressentait que trop à quoi le consul faisait allusion. Car il plongeait lui-même dans un abîme dont il n'avait pas soupçonné la profondeur quelques heures plus tôt.

Il n'avait plus d'autres ressources que de quêter la bienveillance, la mansuétude, la clémence du consul, quel qu'ait été l'abîme qu'il avait connu. Mais cet homme serait-il clément ? C'était toute la question. Accepterait-il d'être payé à tempérament, pendant une année... ou pendant cinq années?... ou bien donnerait-il à Willi l'occasion de se refaire, le dimanche suivant ? Il n'avait pas l'air de l'envisager... ni d'y songer le moins du monde, en tout cas pour l'instant. Et s'il restait intraitable... que pouvait-il bien faire, sinon aller implorer l'aide de l'oncle Robert ? Pourtant... l'oncle Robert ! La démarche était pénible, terrible même, mais il fallait la tenter. Absolument... Car on ne pouvait pas envisager qu'il refuse en apprenant que la carrière, l'existence et tout simplement la vie de son neveu, le fils unique de sa sœur défunte, était en question. Un homme qui vivait de ses rentes, modestement, mais tout de même en capitaliste ; qui n'avait qu'à ouvrir son coffre-fort pour en sortir l'argent ! Onze mille gulden, cela ne représentait sûrement pas le dixième, pas le vingtième de sa fortune. Et au lieu de lui demander onze mille gulden, on pourrait même en demander douze, la différence n'importait plus. Et Bogner serait sauvé du même coup. Cette pensée rendit confiance à Willi, comme si le ciel eût dû le récompenser sans tarder de ses bonnes intentions. Du reste il serait temps d'aviser quand on saurait si, oui ou non, le consul demeurerait inflexible. Et rien ne le prouvait encore. Willi jeta un rapide coup d'œil vers son compagnon. Il paraissait plongé dans ses souvenirs ; il avait posé son chapeau sur la couverture ; ses lèvres entrouvertes esquissaient quelque chose comme un sourire ; il avait l'air plus vieux et plus humain qu'auparavant. Ne serait-ce pas l'instant propice... ? Mais comment s'y prendre ? Avouer, tout simplement, qu'on n'était pas capable de payer... qu'on s'était lancé à l'aventure sans réfléchir... qu'on avait perdu la tête et que pendant un quart d'heure on avait même été saisi de démence ? D'ailleurs, eût-on été aussi loin, au fond, si Monsieur le Consul... — cela pouvait bien se dire, n'est-ce pas... — sans

sa complaisance, sans les facilités qu'il avait faites et l'argent qu'il avait avancé sans qu'on le lui demandât le moins du monde... qu'il avait poussé vers lui... qu'il l'avait presque contraint à prendre, si aimablement... ?

« N'est-il pas merveilleux de se promener ainsi en voiture à l'aube ? demanda le consul. — Admirable, s'empressa de répondre le lieutenant. — Dommage, pourtant, qu'on ne s'y croie autorisé qu'après une nuit blanche passée à la table de jeu ou ailleurs, à des occupations encore plus stupides ! — Oh, en ce qui me concerne, observa le lieutenant, il m'arrive assez souvent de sortir de très bon matin sans avoir passé une nuit de veille. Avant-hier, par exemple, je me trouvais dans la cour de la caserne dès trois heures et demie avec ma compagnie. Nous allions faire l'exercice au Prater. Mais je ne m'y suis pas rendu en voiture. »

Le consul rit de bon cœur, ce qui rassura Willi, bien que ce rire eût quelque chose d'artificiel. « Cela m'est arrivé aussi quelquefois, enchaîna le consul, mais pas en tant qu'officier, ni même en tant qu'aspirant — je n'ai pas été jusque-là ! Songez, Mon Lieutenant, que j'ai servi comme simple soldat et que je suis seulement parvenu au grade de caporal après avoir fait mes trois ans²². Je ne suis qu'un illettré... ou du moins je l'étais. Mais je me suis un peu rattrapé, depuis ; en voyage, c'est plus facile... — Vous avez vu le monde, Monsieur le Consul, dit aimablement Willi. — Pour cela, oui, rétorqua le consul, je suis allé un peu partout... sauf en Équateur, pourtant, et c'est de ce pays-là que je suis consul. Mais j'ai l'intention de renoncer au titre, et de visiter le pays prochainement. » Il rit et Willi s'efforça de lui faire écho.

La voiture traversait une localité d'aspect pauvre qui alignait ses maisons basses, grises et mal entretenues. Dans un des jardins, un vieil homme en manches de chemise arrosait des arbustes ; une jeune femme à la robe élimée sortait d'une crèmerie déjà ouverte, son pot au lait à la main. Willi les envia un peu tous deux, le vieil homme qui arrosait son jardin, la femme qui rapportait du lait à son mari et à ses enfants. Il sentait que l'un et l'autre étaient plus heureux que lui. La voiture longea la haute façade nue d'un immeuble devant lequel marchait de long en large un gendarme ; il salua le lieutenant qui répondit avec plus d'empressement qu'il n'en mettait d'habitude envers un simple soldat. Le regard, plein de mépris et pourtant comme chargé d'un souvenir, dont le consul gratifia cette

bâtisse, rendit Willi songeur. Mais pouvait-il en cet instant lui être d'une quelconque utilité que le passé du consul fût, selon toute vraisemblance, loin d'être irréprochable ? Car une dette de jeu était une dette de jeu, et un délinquant de droit commun avait tout comme un autre le droit d'en exiger le paiement. Le temps passait, les chevaux trottaient de plus en plus vite ; dans une heure, une demi-heure, on serait à Vienne... et alors ?

« Et des individus comme ce lieutenant Greising, reprit soudain le consul comme en concluant la longue méditation à laquelle il s'était livré, des individus comme lui, on les laisse se promener en liberté ! »

Donc c'est bien cela, pensa Willi. Cet homme a fait de la prison. Cette constatation l'inquiéta moins que la façon offensante dont le consul avait parlé de son camarade absent. Avait-il le droit de la laisser passer, comme s'il n'avait rien entendu ou comme s'il l'approuvait ? « Je vous prie, Monsieur le Consul, de laisser hors de cause mon camarade Greising.

Le consul réagit par un petit geste désinvolte de la main. — C'est tout de même étrange que des messieurs si pointilleux sur le chapitre de l'honneur admettent parmi eux un camarade qui met sciemment en danger la santé d'autres personnes, par exemple celle d'une pauvre fille sans expérience qu'il rend malade, et dont il met peut-être la vie en danger...

— Nous ne savons rien de cela, fit Willi, la voix enrouée, du moins, moi, je ne sais rien... — Mais Mon Lieutenant, je ne songe pas à vous en faire reproche. Comment seriez-vous personnellement responsable de choses qu'il n'est pas en votre pouvoir de changer ? »

Willi cherchait en vain une réponse. Ne devait-il pas mettre ses camarades au courant de la réflexion du consul... ou en parler d'abord un jour en privé, à l'occasion, au médecin-major Tugut ? Ne valait-il pas mieux demander conseil au lieutenant Wimmer ? Mais pourquoi se préoccupait-il de tout cela ? C'est de lui qu'il s'agissait, de lui-même et de choses autrement graves... de sa carrière... de sa vie ! Au loin surgit le monument de la Spinnerin am Kreuz²³, auréolé des premiers rayons du soleil. Et il n'avait pas encore dit un mot qui pût lui valoir d'obtenir un sursis, fût-il limité. Il sentit soudain que son voisin le poussait très doucement du coude. « Excusez-moi, Mon Lieutenant, ne parlons plus de cela si vous le voulez bien ; il m'est d'ailleurs plutôt indifférent que le lieutenant Greising, ou un autre...

d'autant que je n'aurai plus guère le plaisir de m'asseoir à la même table que ces messieurs. »

Willi sursauta : « Que voulez-vous dire, Monsieur le Consul ? — Je vais partir en voyage, répondit froidement le consul. — Si vite ? — Oui. Après-demain... ou plus exactement, demain, mardi. — Pour quel temps, Monsieur le Consul ? — Probablement... disons, entre trois... et trente ans. »

La Reichsstrasse²⁴ s'était remplie de fardiens et de carrioles de maraîchers. Willi, les yeux baissés, vit scintiller dans les premiers rayons du soleil les boutons dorés de sa tunique. « Est-ce une décision subite, Monsieur le Consul, ce départ ? demanda-t-il. — Oh, pas le moins du monde, Mon Lieutenant, c'était fixé depuis longtemps. Je pars pour l'Amérique, pas tout de suite pour l'Équateur... mais pour Baltimore, où vit ma famille et où je possède un négoce. Car voilà huit ans que je n'ai pas pu m'en occuper sur place. Il a une famille, pensa Willi. Et Mlle Rihoschek, alors ? Sait-elle qu'il va s'en aller ?... Mais qu'est-ce que cela peut me faire ! Je n'ai plus de temps à perdre. J'ai le couteau sur la gorge. » Et machinalement il porta la main à son cou. « Comme c'est regrettable, dit-il décontenancé, que vous partiez si précipitamment, Monsieur le Consul. J'avais compté, j'avais compté avec certitude... — il essaya de prendre un ton dégagé, presque plaisant — que vous me donneriez l'occasion d'une petite revanche dimanche prochain, Monsieur le Consul. » Le consul haussa les épaules, comme si le cas était réglé depuis longtemps... Que vais-je faire, pensa Willi. Comment m'y prendre ? Le prier, le supplier ? Il ne doit vraiment pas être à quelques milliers de gulden près ! Il a une famille en Amérique... et une Mlle Rihoschek ici... il a là-bas une affaire prospère... que peuvent lui importer ces quelques milliers de gulden ? Et pour moi c'est une question de vie ou de mort.

La voiture s'engagea sous le viaduc, à l'entrée de la ville. Un train rapide quittait la gare du Sud²⁵... Il y a dedans des gens qui partent, songea Willi, pour Baden, ou plus loin, vers Klagenfurt ou Trieste... au bord de la mer ou pour un autre continent... Et il enviait leur sort à tous.

« Où puis-je vous déposer, Mon Lieutenant ?

— Je vous remercie, répondit Willi, où vous voudrez, Monsieur le Consul, j'habite la caserne de l'Alserstrasse.

— Je vous déposerai devant la porte, Mon Lieutenant. » Et il donna au cocher des instructions en conséquence.

— Vous êtes trop aimable, Monsieur le Consul, vraiment il ne fallait pas...

Les maisons dormaient. Les rails des tramways, vierges encore à cette heure, traçaient à leurs pieds des raies lumineuses et lisses. Le consul regarda sa montre : « Très bonne moyenne, nous avons mis une heure et dix minutes. Allez-vous sortir avec vos hommes, Mon Lieutenant ? — Non, répondit Willi, je dois leur faire l'instruction ce matin. — Alors, vous avez le temps de vous reposer un peu ? — Certainement, Monsieur le Consul ; je crois du reste que je vais m'arranger pour être dispensé du service... et me faire porter malade ». Le consul acquiesça silencieusement de la tête. « Donc, c'est mercredi que vous partez, Monsieur le Consul ? — Non, Mon Lieutenant, dit le consul en appuyant sur chaque mot : *demain, mardi soir* !

— Monsieur le Consul... je vais vous faire un aveu... cela m'est extrêmement pénible, mais je dois vous dire qu'il va m'être impossible, en l'espace de quelques heures... que le délai de demain midi... » Le consul demeura muet. Il semblait à peine écouter. « Si Monsieur le Consul voulait avoir la bonté de m'accorder un sursis... » Le consul secoua la tête. Willi poursuivit : « Oh, pas un long sursis ; vous plairait-il, Monsieur le Consul, que je vous signe un papier ou une traite ? Et je m'engagerais sur l'honneur... d'ici quinze jours... Il doit y avoir moyen... » Le consul secouait toujours la tête machinalement sans manifester la moindre émotion. « Monsieur le Consul, reprit Willi, et mon oncle... contre son gré sa voix se faisait suppliante... Robert Wilram... peut-être connaissez-vous son nom, Monsieur le Consul ? » L'autre secouait toujours la tête. « Je ne suis pas tout à fait certain que mon oncle, sur lequel je peux compter en tout état de cause, dispose de cette somme dans l'immédiat. Mais il pourrait bien sûr d'ici quelques jours... c'est un homme qui vit dans l'aisance, le seul frère de ma mère, un rentier... » Et sa voix s'étrangeant fit entendre soudain une sorte de rire : « Quelle fatalité, Monsieur le Consul, que vous deviez partir si vite jusqu'en Amérique ! — Mon Lieutenant, répliqua le consul, il n'importe pas de savoir où je vais. Vous n'ignorez sans doute pas que les dettes de jeu doivent être payées dans les vingt-quatre heures.

— Je le sais, Monsieur le Consul, je le sais. Mais il arrive tout

de même que... je connais des camarades qui, dans une situation analogue... Il ne dépend que de vous, Monsieur le Consul, de vous contenter temporairement d'une traite ou de ma parole... jusqu'à, jusqu'à dimanche prochain par exemple...

— Je ne m'en contenterai pas, Monsieur le Lieutenant ! Demain, mardi midi, dernière limite... Ou bien alors... votre colonel en sera informé. »

La voiture, engagée sur le Ring, longea le Volksgarten²⁶ dont les arbres aux cimes d'un vert opulent dépassaient des grilles dorées. C'était une délicieuse matinée de printemps, mais il n'y avait encore que peu de monde dans la rue ; une jeune femme très élégante, dans un manteau beige, fermé jusqu'au cou, s'en allait rapidement le long de la grille en promenant son petit chien avec l'air préoccupé de quelqu'un qui accomplit son devoir, et jeta un regard indifférent au consul qui se retournait sur elle, malgré sa famille en Amérique et malgré cette Mlle Rihoschek à Baden, qui, évidemment, appartenait davantage à Elrief. Encore Elrief et Mlle Rihoschek, se dit Willi, pourquoi diable est-ce que je pense à eux ? Cependant qui sait, si j'avais été plus gentil avec elle, peut-être eût-elle plaidé ma cause ?... Et il se demanda sérieusement pendant une seconde s'il ne devait pas retourner à Baden et lui demander d'intervenir. Intervenir auprès du consul ? Elle lui rirait au nez... Elle connaissait trop le consul, elle avait des raisons pour le connaître... Et il restait un seul espoir de salut, l'oncle Robert. L'affaire était claire. Sinon, il n'avait plus qu'à se brûler la cervelle. L'important était de ne pas se leurrer.

Il entendit le pas cadencé d'une unité en marche qui se rapprochait. Le 98^e fait-il l'exercice ce matin ? Sur le Bisamberg²⁷ ? Déplaisante aventure que de rencontrer l'un de ses camarades à la tête de sa compagnie, alors que lui rentrait en fiacre. Mais il ne s'agissait pas de soldats, c'était un groupe de jeunes garçons, sans doute une classe avec son maître, qui les emmenait en excursion. Dans le regard que l'instituteur, jeune homme pâle, posa sur les deux messieurs qui circulaient en fiacre à cette heure matinale, on lisait une espèce de considération irraisonnée. Willi n'eût pas cru possible qu'un jour il trouverait enviable le sort d'un pauvre maître d'école. La voiture dépassa le premier tramway qui avait pour seuls passagers quelques hommes en bleu de travail et une vieille femme. Une voiture d'arrosage venait à leur rencontre, et un homme hirsute, les manches de sa chemise largement retroussées, brandissait un tuyau

auquel il imprimait des saccades régulières, faisant jaillir l'eau en une cordelière scintillante qui inondait la rue. Deux religieuses traversèrent la chaussée, les yeux baissés, et se dirigèrent vers la Votivkirche²⁸ dont la silhouette gris clair et les tours élancées se découpaient sur le ciel. Sous les fleurs blanches d'un arbre, une jeune personne assise sur un banc, les souliers couverts de poussière, avait posé sur ses genoux son chapeau de paille et souriait comme s'il lui fût advenu une heureuse aventure. Une voiture aux stores baissés passa au grand trot. Une grosse vieille femme s'appliquait à lessiver la grande vitre d'un café, armée d'un balai et d'une serpillière. Toutes ces choses, tous ces gens à qui Willi ne prêtait pas d'attention en général, s'imposaient à ses yeux devenus subitement trop conscients et prenaient une précision douloureuse. Mais l'homme installé à ses côtés dans la voiture n'était plus présent à sa mémoire. Il le regarda comme à la dérobée. Le consul s'appuyait au dossier, son chapeau posé devant lui sur la couverture, les yeux fermés. Qu'il avait l'air doux et bon ! Et c'était cet homme qui voulait sa mort ? Dormait-il vraiment, ou bien faisait-il semblant ?... N'ayez de crainte, Monsieur le Consul, je ne vous importunerai plus ! Vous aurez votre argent mardi à midi... ou vous ne l'aurez pas... mais d'aucune façon je...

La voiture s'arrêta devant l'entrée de la caserne et le consul se réveilla aussitôt... ou du moins il fit semblant de se réveiller. Il se frotta même les yeux, d'un geste qui parut exagéré à Willi après ce somme de deux minutes. La sentinelle salua. Willi sauta lentement de voiture par-dessus le marchepied ; puis il sourit au consul. Et alla jusqu'à donner un pourboire au cocher, juste ce qu'il fallait, ni trop ni trop peu... comme un fils de famille à qui au fond il n'importe pas d'avoir gagné ou perdu au jeu. « Merci bien, Monsieur le Consul... et au revoir. » Le consul, demeuré dans la voiture, tendit la main à Willi et l'attira à lui comme s'il avait encore quelque chose de confidentiel à lui dire qui ne devait pas être entendu. « Mon Lieutenant, dit-il d'un ton presque paternel, je vous conseille de ne pas minimiser cette affaire si vous tenez... à demeurer officier. Demain, mardi, à midi. » Puis, à haute voix : « Allons, au revoir, Mon Lieutenant. »

Willi porta la main à son képi et sourit, affable, tandis que la voiture faisait demi-tour et s'éloignait.